



Hölderlin, le poète des dieux nouveaux : « *Germanie* » et « *Le Rhin* »

Laurent Giroux

Volume 53, numéro 2, juin 1997

Regards pluriels sur Marie de l'Incarnation

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/401083ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/401083ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Giroux, L. (1997). Hölderlin, le poète des dieux nouveaux : « *Germanie* » et « *Le Rhin* ». *Laval théologique et philosophique*, 53(2), 395–402.
<https://doi.org/10.7202/401083ar>

HÖLDERLIN, LE POÈTE DES DIEUX NOUVEAUX : « GERMANIE » ET « LE RHIN »

Laurent GIROUX

RÉSUMÉ : La question que nous posons est celle de la prééminence que Heidegger accorde au poète Hölderlin dans le destin historial de la Germanie. Dans l'horizon de son interrogation sur l'être, le philosophe n'hésite pas à voir dans la poésie de Hölderlin un accès privilégié à l'être. Une telle lecture est-elle même vraisemblable et en quel sens ? Quelle intention presse donc Heidegger dans cette direction ? Se pourrait-il qu'il ait vu en l'œuvre poétique de Hölderlin — consacré penseur de l'être-nature, héraut des dieux à naître et poète du poète et de la poésie — un lieu possible de ressourcement spirituel qui compenserait les aléas et les risques que laissait déjà pressentir en 1934 l'avenir politique de l'Allemagne du 3^e Reich ?

SUMMARY : The question here raised is that of the preponderance bestowed by Heidegger upon Hölderlin in the "historial" destiny of the German people. From the outlook of his concern with Being, Heidegger discovers in Hölderlin's poetry a favorable entry into the very realm of Being. Is such a reading of the poet in anyway plausible and how can it be understood ? What secret aim urges the philosopher in that direction ? Could he have seen in the poetical work of Hölderlin — christened by him thinker of Being, herald of the gods to come, and poet of poetry — a source of renewal this would make up for the already (in 1934) perceivable risks and hazards of the political future of the 3rd Reich ?

« Ce sont des demi-dieux que maintenant je pense »

(HÖLDERLIN, *Le Rhin X*)

« La pierre angulaire de l'avenir allemand prochain
et celui qui appelle le Dieu Nouveau »

(S. GEORGE)

La question que nous posons ici est celle du sens de la prééminence que Heidegger accorde au poète Hölderlin (1770-1843) dans le destin historial de la Germanie. La réponse la plus simple serait que Hölderlin avait célébré avec nostalgie cette harmonie primordiale de la nature, dont la manifestation culturelle la plus éton-

nante est apparue dans la Grèce antique à son apogée, et cela avec la joie et l'espoir que son pays réincarnerait cette unité ; or un rêve semblable hantait l'esprit du philosophe Heidegger au levant de l'Allemagne du *Troisième Reich*. Mais la façon tout à fait inusitée avec laquelle le philosophe se met à lire et à interpréter dans ce sens le poète *national* a de quoi faire tressaouter¹.

Tout d'abord, dans *Les Hymnes : Germanie et Le Rhin*², Heidegger, d'entrée de jeu, pose comme une sorte de postulat initial que la poésie de Hölderlin aurait découvert un accès privilégié à l'Être.

Se tourner poétiquement vers sa poésie n'est possible que comme débat *pensant* avec la *révélation de l'Être (Seyn)* obtenue de haute lutte dans cette poésie (Introduction, p. 6).

Quoi que doive signifier cette assertion — même les habitués de Heidegger ne peuvent en avoir qu'un soupçon — elle offre un premier critère d'excellence permettant de situer Hölderlin parmi les poètes allemands qui méritent de faire l'objet d'une réflexion *pensante*, et pourtant, paradoxalement, *poétisante* [*« se tourner poétiquement vers sa poésie »*], qui doit dépasser la simple critique textuelle vers une quelconque perspective sur ce que Heidegger entend lorsqu'il parle de la *révélation de l'Être*, ici épelé de façon privilégiée comme *Seyn*³. Or, ce n'est que sous le visage de la *nature*, en laquelle Heidegger reconnaît l'ancienne *physis* grecque, que l'Être même peut trouver place dans les vers de Hölderlin et *fonder* sa poésie.

Dans l'essence de l'Être même, compris comme « nature » (intimité), se fonde la possibilité et la nécessité de la poésie. La lutte autour de l'essence de la poésie et de son lieu dans l'Être remplit le temps de la plus grande production holderlinienne (p. 258).

Il est fort douteux que Hölderlin eût compris cette dernière phrase. Sans aucun doute, de la nature perçue à travers les paysages grandioses de sa terre natale, il est un porte-parole de génie. Mais la quasi-apothéose du poète élu parmi tous les poètes, telle qu'elle a lieu chez Heidegger, et cela en tant que poète de l'Être, n'en demande pas moins des éclaircissements. Nous osons espérer qu'une lecture plus poussée des textes nous en apportera suffisamment, d'autant plus que le philosophe ne manque pas de nous éblouir dès le début par l'incommensurabilité du personnage. Celui-ci aurait :

[...] fondé le commencement d'une autre histoire, cette histoire qui débute avec la décision sur la venue ou la fuite du dieu (*Remarque préliminaire*).

La poésie est inauguratrice d'histoire dans la mesure où elle entre en relation avec les divinités attendues. La vision poétique sur *la venue ou la fuite du dieu* offre donc un second critère qui légitimerait encore une fois la primauté de Hölderlin. Le

1. Pour ce qui est de la valeur interprétative, voire de la *crédibilité* des analyses heideggeriennes de Hölderlin, voici quelques références : B. ALLEMANN, *Hölderlin et Heidegger* (trad. franç. par F. Fédier de *Hölderlin und Heidegger*, Zürich, Atlantis, 1954) Paris, Presses Universitaires de France, 1959 ; Paul DE MAN, « Les exégèses de Hölderlin par Martin Heidegger », *Critique*, 9 (1955), p. 800-819 ; Michel HAAR, « Heidegger et le Dieu de Hölderlin », dans *Cahiers de l'Herne. Hölderlin*, Paris, 1989, p. 503-509.

2. *Hölderlins Hymnen : « Germanien » und « Der Rhein »*, cours donnés à Freiburg en 1941-1942 (GA Band 39, sigle HH), trad. F. Fédier et J. Hervier, Paris, Gallimard, 1988.

3. Le sens de cette écriture ancienne se comprendra sans doute mieux à la toute fin de notre étude, mais, à l'époque considérée ici, elle ne semble pas avoir de signification autre que celle d'un simple *marqueur*.

poète est avant tout prophète et sa grandeur consiste à pouvoir vivre l'absence du divin dans la patiente expectative des dieux nouveaux que sa poésie prépare et convoque.

Sans crainte devant l'apparente absence divine, demeurer près du manque de dieu et persister dans le voisinage préparé du manque jusqu'à ce que, depuis la proximité du dieu manquant, soit accordé le mot initial qui nomme le Très-haut (Discours de 1943 sur *Heimkunft*, dans *Erläuterungen*, p. 28)⁴.

Mais, plus radicalement encore, Hölderlin est aussi « le poète du poète et de la poésie », et « le poète des Allemands » (p. 214). Comme les grands poètes épiques et tragiques grecs, comme aussi les prophètes-poètes d'Israël, Hölderlin aurait ébauché (projeté) l'*être historial* de l'Allemagne (voir p. 215-216). Penseur de l'Être-nature, héraut des dieux à venir, poète de la poésie, précurseur d'une nouvelle Allemagne ! Rôle de premier plan s'il en fut !

Nietzsche a eu à son propre sujet de semblables oracles⁵. Comme Hölderlin avait accompagné le lever du siècle des Lumières, deux cents ans plus tard Nietzsche aura la conscience aiguë de fermer le XIX^e siècle pour ouvrir les portes du nôtre. Est-il significatif ou non de rappeler que les deux *Friedrich*, le poète et le philosophe, le premier à 32 ans (en 1802), le second à 44 ans, ont sombré dans la nuit de l'esprit (« *in geistiger Umnachtung* ») ? Or les *Hymnes* furent composés à partir de 1800...

Quoi qu'il en soit, Heidegger n'hésite pas à retracer une ligne de force, une *puissance originnaire* traversant « l'*être-là historial, occidento-germanique* » et qui, depuis le *FEU* allumé par l'ancien Héraclite, passe dans le fondement même de la philosophie allemande chez Maître Eckhart et continue d'alimenter l'esprit de la Germanie dans la poésie de Hölderlin et dans l'œuvre unique de Nietzsche. Faut-il y coopérer, au terme de la lignée, la pensée de Martin Heidegger lui-même ? Pour Hölderlin comme pour Nietzsche, c'est l'annonce de nouveaux dieux qui permet d'abord de les identifier comme prophètes de temps nouveaux, sinon des *derniers temps*. Or nous savons que les dieux ont toujours été la personnification de l'unité d'un peuple et ce sont les *nouveaux dieux* qui accompagneront la montée d'une nation dont la vocation historique se veut de premier plan.

Mais nous savons, les dieux sont toujours les dieux du peuple ; en eux se dévoile et s'accomplit la vérité historique du peuple (p. 170).

Par la venue des nouveaux dieux, une nouvelle voie doit être indiquée et une nouvelle détermination procurée à tout l'*être-là historial, terrestre des Allemands* (p. 93).

Une interprétation typiquement heideggerienne du poème *Le Rhin* permettra ensuite au philosophe de détailler les éléments de la *disposition fondamentale (Grundstimmung)*, déjà présente dans *Germanie*, que le poète d'envergure nationale — précurseur des dieux nouveaux — saura imprégner à l'histoire de son peuple. Cette

4. Cf. *Erläuterungen zu Hölderlins Dichtung*, Frankfurt a. M., Vittorio Klostermann, 1971 (GA Band 4), trad. *Approche de Hölderlin*, Gallimard, NRF, 1962.

5. « Il n'est pas impossible que je sois le premier philosophe de l'époque, et peut-être même un peu plus, quelque élément décisif et fatal placé aux portes qui séparent deux millénaires ! » (Lettre au Baron de Seydlitz, 12 février 1888, l'année même où Nietzsche perdit l'esprit !).

Grundstimmung n'est rien d'autre qu'une mise en œuvre *historiale* de la *Befindlichkeit* ou *disposition d'être* qui est une dimension *existentielle* du *Dasein* humain dans *Être et Temps*. C'est elle qui rend possibles la communauté et le partage entre humains d'un même sang. Dans *Le Rhin*, cette disposition que le poète mettrait en lumière sous le vêtement nouveau de la *pensée des demi-dieux*, comprend les quatre éléments suivants : 1) l'emportement (ou transport) vers l'*étant* en totalité ; 2) l'enracinement dans la terre (natale) ; 3) l'ouverture de l'*étant* ; 4) la fondation de l'*Être* (p. 181).

Il suffirait de remplacer la *terre natale* du second point par la place centrale de la *Cité* dans la Grèce antique et nous reconnâtrions, germanisés, les traits distinctifs du *matin grec* dans toute sa splendeur. Tout cela n'est pas d'emblée intelligible, mais on soupçonne aisément que Heidegger tente de dégager dans l'œuvre du poète de la nation les prémisses de cette envergure mondiale qu'il entrevoit pour l'Allemagne à venir.

Reprenons un à un chacun des quatre points.

1. *Le premier point* nous fait entrer avec le penser du poète dans une vision pleinement cosmique (*l'étant en totalité*), là où les demi-dieux servent d'intermédiaires entre la divinité proprement dite et les humains.

Le mouvement interne d'un tel penser des demi-dieux se tient [...] dans le domaine d'un transport (*Entrückung*) dans l'*Être* (*Seyn*) divin et humain (p. 181).

Dans la poésie *Le Rhin* [...] la disposition fondamentale développe une singulière puissance déterminante. Elle détermine proprement le poète à s'avancer dans la tâche de penser le milieu de l'*Être* (*Sein*), d'où le tout de l'étant — dieux, humains, terre — doit s'ouvrir à nouveau, l'*Être* (*Seyn*) des demi-dieux (p. 183).

Retenons d'une part que le *tout de l'étant* se compose de trois des pôles du *Quadruplet cosmique* célébré dans le *Gorgias* (507e-508a) de Platon, la terre, les mortels et les dieux — seul le ciel n'y étant pas mentionné — et, d'autre part, que l'*être* des demi-dieux coïncide avec le *milieu de l'Être*.

2. Or, la pensée des demi-dieux, tel est le sens du *second point*, c'est le penser poétique qui, placé lui-même entre *ciel* et *terre*, mais sans quitter la terre, doit y revenir plutôt du *milieu de l'Être* ; et cette terre est la terre natale du poète en laquelle la nouvelle puissance du divin doit s'incarner. Le pôle terrestre du *quadruplet* prend ici racine dans l'être-là historial du peuple, le peuple allemand.

Le poète a été assailli par ce penser [des demi-dieux] et par *ce* qu'il y pense [...] Cet assaut le ramène de nouveau à la terre natale, i.e. le réintègre dans l'être-là historial et son enracinement terrestre, paysager [...] La réinsertion dans la terre natale et, par delà, dans la délivrance poétiquement fondatrice des puissances qui y règnent, se produit justement dans et depuis le transport dans l'*Être* des demi-dieux, et cela signifie au milieu de l'*Être* divino-humain. Le passage insoupçonné au penser des demi-dieux est en soi retour et entrée dans la patrie et dans le peuple historial [...] (p. 181-182).

Dans *En chemin vers la parole* — et cela veut dire de 15 à 20 ans plus tard —, l'invariable quadruplet qui réunit en *un monde* les divinités et les humains, le ciel et la terre, s'élargira définitivement par delà les frontières nationales. La dimension du

ciel n'est mentionnée que rarement et en passant dans *Les Hymnes...*, comme si l'*être* divino-humain, concentré dans les demi-dieux, devait prendre racine dans la terre, c'est-à-dire le pays et, seulement à partir de là, s'élever au-dessus du sol à la largeur du ciel et de l'humanité dans son ensemble. Au surplus, Heidegger ne pose pas ici de distinction claire entre l'*Être* absolument, l'*être* des demi-dieux et l'*être* (ou *être-là*) de « *notre peuple* ». Une certaine cohérence pourrait s'établir si l'on reconnaît que le poète, assimilé à l'*être* des demi-dieux qui occupent le milieu de l'*être*, rouvre celui-ci au cœur même du devenir historial de son peuple, préparant ainsi l'avènement des dieux nouveaux. Comparons avec les citations précédentes, où l'interprétation de Hölderlin nous entraînait au centre même de l'*Être*, le passage suivant où elle nous ramène de plain-pied à ras le sol natal où habite l'*être* du peuple. La poésie de Hölderlin est inscrite à jamais au cœur de l'existence allemande comme son fondement même.

Ainsi l'œuvre de Hölderlin se tient-elle fermement comme un bond en avant figé dans l'*être-là* de notre peuple : une fondation voilée de notre *Être* (p. 184).

3 et 4. Une fois assuré l'enracinement dans la terre natale, les deux derniers points n'y ajoutent rien de moins que l'*ouverture de l'étant* — à distinguer de l'accès (ontique) à l'étant dans son ensemble (point 1) — et la *fondation de l'Être en général*. Il n'est pas aisé d'y voir clair. Que fonde au juste le poète quand il est dit de lui : « *Le poète fonde l'Être* » (p. 184). Fonde-t-il l'*être* du peuple, l'*être* des dieux, voire l'*Être* même, fonde-t-il l'un par l'autre ou inversement, ou serait-ce un seul et même être ? Il y a fort à soupçonner, sinon à craindre, que l'horizon de l'*Être* (absolument), oublié depuis les origines grecques, est en train de se rouvrir, toujours d'après notre philosophe, au sein du peuple allemand, ou plutôt que cette réouverture s'était déjà amorcée dans la poésie de Hölderlin tout en demeurant inaperçue de lui-même. Selon cette hypothèse, une vue nouvelle sur l'horizon ou le sens de l'*Être* se préparerait à travers un ressourcement (poétique) et une prise en charge (politique) de l'*être-là* historial des Allemands. La pensée des demi-dieux, ressaisie par le penseur, doit donc s'engager historialement, c'est-à-dire politiquement dans le destin concret d'un peuple. « *Ce sont des demi-dieux que maintenant je pense* », écrit Hölderlin dans *Le Rhin* (X). Ce penser n'en est pas un *conceptuel*, précise le philosophe, c'est un penser de poète, c'est-à-dire *fondateur*. Non plus la chouette de Minerve, mais la colombe blanche lancée en plein ciel depuis l'arche du salut.

Ce penser demeure un penser de poète. Le projet n'en est pas un *concevant*, qui saisit l'*être* comme tel, c'est-à-dire en concepts, mais un projet *fondateur* — dans le dire poétique (p. 164).

Ce penser fonde et fait s'ouvrir le domaine de l'*Être* absolument (p. 167).

Cette dernière citation est le titre même du paragraphe 12 a) de HH (p. 165) et va bien dans le sens de notre analyse. En outre, la reprise de la *pensée de l'Être* par et dans le peuple allemand, grâce à l'intervention des poètes, des penseurs et des créateurs d'État, prend une signification particulière dans l'allégorie du *détour du Rhin* que Heidegger attribue gratuitement à Hölderlin et interprète en un sens historial : *origine, volonté propre, destin, prise en charge de sa détermination*, détaille le sous-

titre de cette section (HH 203, c). Ce passage est essentiel. Citons d'abord les vers de Hölderlin (*Le Rhin*, strophe 3) :

La voix était celle du plus noble des fleuves,
 Du Rhin né libre,
 Et c'est autre chose qu'il espérait,
 Lorsque là-haut de ses frères le Tessin⁶ et le Rhône⁷
 Il se sépara et voulut s'en aller errer,
 Et qu'impatiente son âme royale le pressa vers l'Asie.
 Pourtant incompréhensible
 Est le souhait devant le destin.

Quelle peut bien être cette tentation de l'Asie (contre le destin ?) dont parle le poète ? S'agit-il du fait que le Rhin frôle la frontière d'Autriche quand il prend la direction du nord vers le lac de Constance et, à travers ce dernier, se trouve comme entraîné à *contre-courant* vers l'ouest ? Quoiqu'il en soit, sans l'ombre d'une hésitation, Heidegger interprète de prime abord les quatre verbes à l'imparfait ou au passé simple (« *était* », « *espérait* », « *sépara* », « *poussa* ») comme voulant signifier que la source du Rhin serait « *saisie* [par le poète] *comme un passé* » révolu (p. 204). Or, vu depuis Bâle, le fleuve arrive du lac de Constance, c'est-à-dire de l'est derrière lequel se profile le Moyen-Orient, et partant aussi la Grèce antique. En voilà suffisamment pour imaginer l'hypothèse fantastique suivante.

À travers son destin d'errance et son émancipation finale, le fleuve royal, ayant coulé d'est en ouest depuis sa sortie du lac de Constance et rendu maintenant à Bâle, négocie un virage abrupt et se recourbe vers le nord-est en franchissant la frontière de l'Allemagne. Le Rhin prend alors une autre direction, selon Heidegger, moins pour s'orienter ailleurs que pour s'affranchir de ses origines et, dans le cours d'un même cours, relancer en quelque sorte de lui-même le courant originel. Ainsi le peuple allemand va-t-il s'émanciper de son allégeance culturelle grecque et bifurquer sur une voie qui lui est propre, retrouvant alors la pureté de son commencement. C'est en ce sens que « *l'arrivée chez soi est le retour dans la proximité de l'origine* » (*Erläuterungen*, p. 23).

La figure de la direction du courant révèle ici quelque chose de décisif. La direction, initialement pointant vers l'est [la tentation de l'Asie ?], est soudainement rompue à l'actuelle station balnéaire et tournée dans le sens du nord sur la terre d'Allemagne. Cette brisure est un détournement soudain de ce qui, depuis l'origine, se tient dans la poussée du vouloir : vers l'est (p. 204).

On est amené à supposer que Heidegger se « positionne » dans la courbure du fleuve à Bâle [Basel-Bad] et regarde dans les deux directions à la fois : vers l'est et vers le nord, ce que le philosophe suggère en effet, encore qu'en termes de temporalité, lorsqu'il affirme : « *Maintenant que le fleuve a jailli, tout son flot présent se trouve d'emblée sous le regard* » (p. 204). Or, et c'est ici que l'interprétation prend

6. Rivière de Suisse et d'Italie qui prend naissance dans les Alpes du Tessin, traverse le lac Majeur, coule dans la plaine lombarde, jusqu'à ce qu'elle se jette enfin dans le Pô.

7. Fleuve de France et de Suisse, il naît du glacier du Rhône dans le canton du Valais, coule entre les massifs du Saint-Gothard et de l'Aar et, après d'innombrables méandres, s'oriente vers le N.-E. jusqu'au lac Léman. À sa sortie du lac, le fleuve arrose Genève et entre en France à 19 km de Genève...

du poil de la bête, c'est vers l'Antiquité grecque elle-même que le poète allemand regarderait en arrière (vers l'Asie !) comme vers un temps passé pour suivre le détour du Rhin dans sa course résolue en direction de l'Allemagne, la nouvelle Hellène des temps modernes au cœur de l'*Hespérie* si chère à Hölderlin.

Les Grecs, jusqu'ici le peuple qui fixe la mesure et le rang et qu'on ne peut reléguer hors de l'histoire de l'Occident, auquel, toutefois, l'être-là historial d'aujourd'hui ne peut davantage retourner que le courant à sa source. C'est cette direction originelle même du courant qui est en effet repliée. Mais la rupture ne devient pas cassure pour ce qui en a jailli (p. 205).

Quelque dix années plus tard, en 1943, Heidegger continuera de définir la mission propre du poète comme étant celle de chanter le retour aux sources, la découverte dans et pour le peuple de sa figure originelle, celle qui le montrera à la face du monde comme devant, par la seule puissance et le volume de son tirant d'eau (son « être-là historial se tenant en soi »), entraîner l'humanité entière à la redécouverte de son être oublié, au seuil du sanctuaire de la divinité réinventée.

La vocation de poète est l'arrivée à domicile par laquelle seule la patrie est préparée comme terre de la proximité de l'origine (« Heimkunft », *Erläuterung*, p. 28).

Or cette venue à domicile est l'à-venir de l'essence historique des Allemands. Ils sont le peuple du poétiser et du penser. Car maintenant il faut qu'il y ait des penseurs pour que le mot du poète devienne audible (*Idem*, p. 30).

Heidegger insiste sur le fait que cette mission privilégiée du peuple allemand qu'il fait sien (« il faut qu'il y ait des penseurs ») n'en est pas une liée à la puissance militaire, mais pour ainsi dire à l'énergie intrinsèque de son être-là historial. S'appuyant sur les vers 111-112 de *Germanie* :

En tes jours de fête
Germanie, où tu es prêtresse
et donnes sans défense conseil
alentour aux rois et aux peuples,

Heidegger interprète ce « sans défense » comme signifiant non pas

le dépôt des armes, la faiblesse et l'évitement du combat,

mais

cette grandeur historique qui n'a plus besoin de défense ni de résistance, qui vainc par l'être-là, en ce que celui-ci, par le se tenir-en-soi qu'il effectue, amène l'étant à paraître tel qu'il est [...] ce montrer le plus puissant et le plus immédiat des voies qui se produit du fait que les chemins sont parcourus, que l'être-là se fonde (p. 289-290).

Ne nous y méprenons pas. La parole du penseur, d'une généralité grandiloquente, met de nouveau à l'avant-plan de l'histoire l'être-là des Germains se préparant à son effectuation historique à travers le chant du poète. Dans son cours sur Schelling qu'il donnera au trimestre d'été de 1936, Heidegger, commentant l'éclatement du lien d'amitié qui unissait le trio Hegel-Schelling-Hölderlin depuis leur rencontre au collège de Tübingen, fait la remarque suivante :

Ils accomplirent seulement, chacun selon sa loi, une configuration de l'esprit allemand dont la transformation en une force historique ne s'est pas encore effectuée — et ne peut

s'effectuer que lorsque nous aurons d'abord appris à nous émerveiller de l'œuvre créatrice et à la préserver⁸.

Les deux citations mises ensemble permettent, à mon sens, de légitimer une interprétation bienveillante de l'engagement politique du philosophe à cette époque. En effet, il serait permis de formuler l'hypothèse que Heidegger, pressentant déjà la tournure inquiétante qu'allait prendre la direction du *Troisième Reich*, mais ne voulant pas se compromettre ouvertement contre le régime, ait tenté de faire jouer son influence — de toute façon surestimée — pour rappeler au peuple allemand l'intensité spirituelle de ses origines et contenir ainsi l'Allemagne à l'intérieur d'une hégémonie plus intellectuelle que militaire, en quelque sorte métaphysique.

8. Traduction de *Schellings Abhandlung über das Wesen der menschlichen Freiheit*, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 1971, p. 3.